

**L'intellectuel tunisien à l'ère numérique :
Entre héritage engagé et défis de la visibilité**

**The Tunisian Intellectual in the Digital Age :
Between a Legacy of Commitment and the Challenges of Visibility**

Ammar Azouzi

Université de Sousse, Faculté des Lettres et des sciences humaines

Laboratoire : Ecole et littératures

ammarazouzi.flshs@gmail.com

Received: 10/02/2026

Accepted: 25/02/2026

Published: 10/03/2026

Résumé : *L'engagement des intellectuels tunisiens a évolué depuis l'ère coloniale jusqu'à l'ère numérique, passant d'une résistance politique et identitaire comme Albert Memmi, Hélé Béji, à une présence fragmentée sur les réseaux sociaux. Cet article interroge la redéfinition de l'intellectuel tunisien aujourd'hui, entre héritage littéraire et nouvelles formes d'engagement numérique. En nous appuyant sur des entretiens avec des universitaires et des créateurs de contenu, ainsi que sur une analyse de discours médiatiques, nous explorons les tensions entre légitimité académique et influence en ligne. Les résultats révèlent une dichotomie. D'un côté, les intellectuels traditionnels tels que Mohamed Talbi, Hichem Jeaiet, Olfa Youssef, Youssef Seddik et d'autres encore, défendent une parole experte, tandis que de l'autre, les « influenceurs », comme les blogueurs politiques, captent l'attention du public. Nous montrons que cette fragmentation reflète une crise de confiance dans les institutions, tout en ouvrant des espaces inédits pour un engagement citoyen.*

Mots-clés : Intellectuel engagé, Tunisie numérique, Réseaux sociaux, Légitimité académique, Influence en ligne, Engagement citoyen, Crise de confiance.

ABSTRACT: *The engagement of Tunisian intellectuals has evolved from the colonial era to the digital age, shifting from political and identity resistance, Albert Memmi, Hélé Béji, to a fragmented presence on social media. This article examines the redefinition of the Tunisian intellectual today, caught between a literary heritage and new forms of digital engagement. Drawing on interviews with academics and content creators, as well as an analysis of media discourse, we explore the tensions between academic legitimacy and online influence. The findings reveal a dichotomy: on one hand, traditional intellectuals such as Mohamed Talbi, Hichem Jeaiet, Olfa Youssef, Youssef Seddik, and others uphold expert discourse, while on the other, "influencers," including political bloggers, capture public attention. We argue that this fragmentation reflects a crisis of trust in institutions, even as it opens unprecedented spaces for civic engagement.*

KEYWORDS: Committed intellectual, Digital Tunisia, Social media, Academic legitimacy, Online influence, Civic engagement, Crisis of trust

Introduction

Depuis l'ère coloniale, les intellectuels tunisiens ont joué un rôle central dans la construction d'une conscience critique et dans la résistance aux oppressions politiques et sociales. Leur engagement, souvent incarné par des figures emblématiques comme Albert Memmi ou Hélé Béji, s'est traditionnellement exprimé à travers des œuvres littéraires, des essais, ou des prises de position publiques. Memmi, dans *Portrait du colonisé* (1957), a ainsi posé les bases d'une réflexion sur la condition postcoloniale, tandis que Béji, dans *L'Œil du jour* (1982), a exploré les tensions entre identité, modernité et héritage culturel. Ces intellectuels ont marqué leur époque en associant rigueur intellectuelle et responsabilité sociale, s'inscrivant dans une lignée où la parole engagée était synonyme de légitimité morale et de profondeur analytique.

Cependant, avec l'avènement des réseaux sociaux et la révolution numérique, le paysage de l'engagement intellectuel a profondément évolué. Les plateformes comme Facebook, Twitter ou YouTube ont démocratisé l'accès à la parole publique, permettant à de nouveaux acteurs, blogueurs, influenceurs, activistes en ligne, de s'imposer comme des voix influentes. Cette transformation soulève une question cruciale : comment concilier l'héritage de l'intellectuel engagé, fondé sur la réflexion approfondie et l'expertise, avec les exigences de visibilité et d'immédiateté imposées par le numérique ?

Cette problématique est d'autant plus pertinente en Tunisie, où la révolution de 2011 a montré le pouvoir mobilisateur des réseaux sociaux, tout en révélant les limites d'un engagement parfois réduit à des slogans ou à des réactions émotionnelles. Comme le soulignait Jean-Paul Sartre dans son *Plaidoyer pour les intellectuels* : « *L'intellectuel est quelqu'un qui se mêle de ce qui ne le regarde pas* » (1972, 11). Pourtant, dans un environnement numérique où l'attention est une ressource rare, la parole intellectuelle se trouve souvent en concurrence avec des discours simplifiés, voire polarisants. Récemment, un article de l'*Economiste* maghrébin affirme que « La vulgarisation des recherches permet aux citoyens de participer, de donner leur avis et de créer une interaction fructueuse entre les besoins de la société et les chercheurs. », mais cette mission devient complexe lorsque la légitimité se mesure désormais en likes, en partages, ou en nombre d'abonnés, voire en vues.

Notre hypothèse centrale est que le numérique ne remplace pas l'engagement traditionnel des intellectuels, mais le reconfigure. Il ne s'agit pas d'une disparition des figures intellectuelles classiques, mais plutôt d'une transformation de leurs modes d'action et de leur rapport au public. Les réseaux sociaux créent de nouvelles hiérarchies de légitimité, où la notoriété en ligne peut parfois éclipser l'autorité académique ou littéraire. Pourtant, cette évolution offre aussi des opportunités inédites en proposant une accessibilité accrue des idées, une interaction directe avec les citoyens, et la possibilité de réinventer les formes de l'engagement.

Dans ce contexte, cet article se propose d'explorer les tensions et les complémentarités entre l'héritage de l'intellectuel tunisien engagé et les défis posés par l'ère numérique. Nous analyserons comment les figures intellectuelles traditionnelles s'adaptent à ces nouveaux enjeux, et dans quelle mesure les réseaux sociaux redéfinissent les contours de l'engagement, entre continuité historique et innovation médiatique.

1. L'intellectuel engagé : une figure historique entre résistance et responsabilité

1.1. La naissance de l'intellectuel engagé en Europe : de Zola à Sartre

L'émergence de la figure de l'intellectuel engagé en Europe, et particulièrement en France, est indissociable des luttes politiques et sociales du XIXe et XXe siècles. Émile Zola, avec son célèbre « *J'accuse... !* » (1898), incarne l'archétype de l'écrivain qui utilise sa plume pour dénoncer les injustices et défendre les opprimés. Son intervention dans l'affaire Dreyfus marque un tournant : l'intellectuel n'est plus

seulement un créateur ou un savant, mais un acteur politique capable de mobiliser l'opinion publique. Cependant, dans son article « Structures de sociabilité des intellectuels et normes de conduite politique » (*Les Cahiers de l'IHTP*, n° 20, mars 1992), Bradfer analyse la formation d'une identité collective et d'une sociabilité intellectuelle, ce qui correspond à l'idée d'une « conscience de groupe » chez les intellectuels qui se perçoivent comme les gardiens des valeurs de justice et de vérité. Zola, en s'attaquant à l'État et à l'armée, pose les bases d'un engagement public et risqué, où la parole intellectuelle devient une force de contestation.

Au XXe siècle, Jean-Paul Sartre approfondit cette réflexion en distinguant les « *techniciens du savoir* » — des experts confinés à leur domaine — des « *intellectuels* », qui assument une responsabilité morale et sociale. Dans *Plaidoyer pour les intellectuels* (1972, 38), Sartre affirme que l'intellectuel doit « *refuser toute complicité avec les pouvoirs oppressifs* » et s'engager activement dans les débats de son temps. Pour lui, l'engagement n'est pas un choix, mais une nécessité éthique. Cette conception s'inscrit dans un contexte marqué par les guerres mondiales, la décolonisation et les luttes idéologiques, où l'intellectuel est appelé à jouer un rôle de médiateur critique entre le pouvoir et la société.

En France, cette tradition s'est également exprimée à travers des mouvements collectifs, comme la revue *Les Temps Modernes*, fondée en 1945, qui a offert une tribune aux voix dissidentes. Nous citons aussi les *Rougon Macquart* (Zola, 1871-1893), qui ne sont pas seulement une œuvre littéraire, mais un outil de réflexion critique et un jalon dans l'histoire des idées, où Zola joue pleinement son rôle d'intellectuel engagé. Les intellectuels y abordent des questions aussi variées que le colonialisme, le totalitarisme ou les inégalités sociales, confirmant leur rôle de conscience critique de la société. Leur légitimité repose sur une double exigence, l'autonomie par rapport au pouvoir et la rigueur de la pensée.

L'engagement de l'intellectuel tunisien a par contre émergé sous la colonisation française (1881-1956)

1.2. L'intellectuel engagé en Tunisie : résistance coloniale et quête identitaire

En Tunisie, l'engagement intellectuel s'est construit dans un contexte marqué par la domination coloniale et la lutte pour l'indépendance. Des figures comme Albert Memmi et Hélé Béji ont utilisé la littérature et l'essai pour dénoncer l'oppression et réaffirmer une identité tunisienne. Dans *Portrait du colonisé* (1957, 21), Memmi analyse les mécanismes psychologiques et sociaux de la colonisation, affirmant que « *La condition coloniale ne peut être aménagée, tel un carcan, elle ne peut qu'être brisée.* ». Son œuvre, à la fois théorique et militante, a influencé toute une génération d'intellectuels africains et arabes en montrant comment la littérature peut devenir un outil de libération politique et culturelle.

Hélé Béji, quant à elle, explore dans son roman *L'Œil du jour* (1982) les tensions entre tradition et modernité, entre héritage arabe et influences occidentales. Son écriture, à la fois poétique et politique, interroge la place de la Tunisie dans un monde postcolonial, où la quête d'identité se heurte aux héritages du passé et aux défis de la modernité. Ces intellectuels tunisiens ont en commun avec leurs homologues français une volonté de transformer la société par la pensée, mais leur engagement est aussi profondément ancré dans la défense de la souveraineté nationale et culturelle.

Contrairement à la France, où l'intellectuel engagé est souvent associé à des institutions, universités, médias, partis politiques, en Tunisie, il émerge fréquemment en marge des structures officielles, notamment sous la dictature. Leur parole devient alors un acte de résistance, parfois au prix de la censure ou de l'exil. Ainsi, l'intellectuel tunisien incarne une double mission. D'un côté, il dénonce les injustices, colonisation, autoritarisme, inégalités sociales. Il construit ainsi une pensée autonome, capable de dépasser les clivages imposés par le pouvoir, de l'autre.

Cette tradition de résistance a perduré après l'indépendance, avec des figures comme Youssef Seddik ou Hichem Jeaiet qui ont continué à interroger les fondements de la société tunisienne, entre islam, arabité et modernité.

1.3. L'engagement intellectuel comme projet collectif

Que ce soit en France ou en Tunisie, l'intellectuel engagé ne se contente pas d'une posture individuelle. Il s'inscrit dans des mouvements collectifs, revues, manifestes, pétitions, qui amplifient son impact. En Tunisie, des revues comme *Al-Fikr*, les années 1950-1960, *Réalités*, années 1980 et le journal *Erroray*, les années 1990-2000, ont joué un rôle clé dans la diffusion des idées progressistes. Ces espaces ont permis de fédérer des voix diverses autour de causes communes, comme la démocratie, les droits de la femme, les droits humains ou la justice sociale.

Cependant, cette forme d'engagement a aussi ses limites. Il s'agit souvent de mouvements élitistes. En effet, l'intellectuel engagé parle souvent *pour* le peuple, mais pas toujours *avec* lui. En outre, certains régimes ont tenté de récupérer ou de neutraliser les voix critiques afin d'instrumentaliser le mouvement. Par ailleurs, les clivages idéologiques, islamistes vs. laïcs, arabophones vs. francophones, ont parfois affaibli l'unité du mouvement intellectuel, en particulier en Tunisie.

Malgré ces défis, l'héritage de l'intellectuel engagé reste un repère essentiel pour comprendre les dynamiques actuelles, y compris dans l'ère numérique.

2. Le numérique : un nouveau terrain d'engagement entre opportunités et défis

2.1. Les réseaux sociaux : une révolution dans la diffusion des idées

L'avènement des réseaux sociaux a profondément transformé les modalités de l'engagement intellectuel. En Tunisie, ce changement a été particulièrement visible lors de la révolution de 2011, où des blogueurs comme Lina Ben Mhenni ou Slim Amamou ont joué un rôle central dans la mobilisation citoyenne. Leur utilisation des plateformes numériques a permis de contourner la censure en diffusant des informations en temps réel, créer des communautés engagées, transcendant les frontières géographiques et sociales, donner une voix aux marginalisés, en amplifiant des récits souvent ignorés par les médias traditionnels.

Exprimant une critique acerbe de la démocratisation de la parole sur les réseaux sociaux Umberto Eco affirme en 2015 que « *Les réseaux sociaux ont donné le droit de parole à des légions d'imbéciles qui, avant, ne parlaient qu'au bar, après un verre de vin, et ne causaient aucun tort à la collectivité. On les faisait taire tout de suite. Aujourd'hui, ils ont le même droit de parole qu'un prix Nobel. C'est l'invasion des imbéciles*¹. » Ainsi, il souligne l'absence de filtre et la visibilité accordée à des discours qu'il juge médiocres ou nuisibles, au même titre que des voix expertes ou légitimes. Nonobstant, les réseaux sociaux offrent ainsi aux intellectuels du monde de nouveaux leviers d'influence, mais aussi de nouveaux risques. Nous citons à titre d'exemples la viralité qui peut accélérer la diffusion d'une idée, mais elle favorise aussi la simplification des débats complexes, l'immédiateté qui exige des réactions rapides, parfois au détriment de la profondeur analytique et enfin l'algorithme privilégie les contenus émotionnels ou polémiques, ce qui peut dénaturer le discours intellectuel.

2.2. La concurrence avec les "influenceurs" : une crise de légitimité ?

Avec l'essor des réseaux sociaux, une nouvelle catégorie d'acteurs émerge tels que les « influenceurs », dont la légitimité repose moins sur l'expertise que sur la visibilité et le charisme. Ces créateurs de contenu, souvent jeunes et connectés, captent l'attention d'un public large, parfois au détriment des intellectuels traditionnels. Alain Coulon (2020 : 17) souligne que « *la vulgarisation scientifique vise à*

¹ Cette déclaration a été faite par Umberto Eco lors d'une conférence de presse à Turin, en Italie, en 2015, à l'occasion de la remise d'un diplôme honoris causa par l'université de Turin.

rétablir un lien de confiance entre experts et citoyens », mais dans un environnement numérique saturé, cette confiance est menacée par la prolifération de discours non experts.

En Tunisie, cette tension est particulièrement visible. En effet, intellectuels « classiques », universitaires et écrivains peinent parfois à s'adapter aux codes des réseaux sociaux. Par contre, les « influenceurs engagés », blogueurs et activistes dans différents domaines, gagnent en audience, quoique leur crédibilité soit souvent remise en question. Dès lors, le public est tiraillé entre l'autorité intellectuelle, fondée sur le savoir, et l'autorité médiatique, fondée sur la popularité.

Cette situation pose une question fondamentale : comment concilier rigueur intellectuelle et accessibilité numérique ? Certains intellectuels tunisiens, comme Olfa Youssef, Raja Ben Slama, Youssef Seddik, Abdelazizi Kacem, etc. ont réussi à trouver un équilibre en utilisant les réseaux sociaux pour diffuser des analyses approfondies sous des formats adaptés, vidéos courtes, threads explicatifs. D'autres, en revanche, rejettent ces plateformes, les considérant comme incompatibles avec la réflexion sérieuse.

2.3. Vers une hybridation des modèles d'engagement ?

Nous postulons que plutôt que d'opposer engagement traditionnel et engagement numérique, il est plus pertinent d'envisager une complémentarité. En effet, les réseaux sociaux peuvent servir de caisse de résonance pour des idées élaborées ailleurs comme les livres, les articles, conférences, etc. Par ailleurs, les intellectuels peuvent utiliser ces outils pour dialoguer directement avec le public, sans intermédiaire. C'est ainsi que les mobilisations citoyennes, tel que le mouvement « *Manich Msamah* » [Je ne pardonnerai pas] contre l'impunité, montrent que le numérique permet de renouveler les formes de l'engagement, en combinant action en ligne et mobilisation sur le terrain.

Cependant, ce nouveau terrain d'engagement exige des intellectuels qu'ils repensent leur rôle. Ils doivent accepter une certaine « vulgarisation » de leur pensée, sans tomber dans la simplification. Ils peuvent aussi développer une présence en ligne stratégique, en évitant les pièges de la polarisation, voire collaborer avec les nouveaux acteurs, influenceurs, journalistes et citoyens pour élargir leur impact.

2.3.1. Un engagement en mutation

De nos jours, l'intellectuel engagé, en général, tunisien en particulier, fait face à un double défi. D'un côté, il doit préserver l'héritage critique de la pensée engagée, fondé sur la rigueur et l'indépendance, s'adapter aux exigences du numérique, sans sacrifier la profondeur au profit de la visibilité, de l'autre.

Comme le montre l'exemple tunisien, cette mutation n'est pas une rupture, mais une reconfiguration. Les réseaux sociaux ne remplacent pas les formes traditionnelles d'engagement ; ils les étendent et les transforment, en créant de nouvelles opportunités — et de nouveaux risques. La question n'est donc pas de choisir entre l'un ou l'autre, mais de trouver un équilibre entre la fidélité aux valeurs de l'engagement et l'innovation dans les modes d'action.

Ce cadre éclaire les enjeux contemporains de l'intellectuel tunisien, pris entre la mémoire de la résistance et les promesses, quand il ne s'agit pas de pièges, du numérique.

2.3.2. Une approche qualitative pour analyser l'engagement intellectuel en Tunisie à l'ère numérique

Pour explorer les perceptions, pratiques et tensions liées à l'engagement intellectuel en Tunisie, une approche qualitative s'impose. Cette méthode permet de saisir la complexité des discours, les nuances des positions individuelles, et les dynamiques sociales qui sous-tendent les pratiques d'engagement, tant dans les milieux académiques que numériques.

L'approche qualitative permet d'accéder aux raisons profondes qui poussent les intellectuels et les créateurs de contenu à s'engager, ainsi qu'à leurs doutes ou résistances. Elle révèle comment ces acteurs perçoivent leur rôle, leur public, et les enjeux de légitimité dans un contexte en mutation. Elle met en

lumière les conflits entre engagement traditionnel et engagement numérique, entre expertise et visibilité, ou entre indépendance et pression algorithmique.

3. L'engagement intellectuel en Tunisie entre héritage et révolution numérique

3.1. L'héritage de l'engagement traditionnel : une mémoire vivante

Les entretiens menés avec les universitaires tunisiens révèlent un attachement profond à un héritage intellectuel marqué par des figures emblématiques comme Albert Memmi et Habib Bourguiba. Ces références ne sont pas simplement des noms cités pour leur prestige, mais des modèles d'engagement qui continuent d'inspirer les pratiques actuelles.

Ainsi, un penseur et écrivain comme Albert Memmi, avec son œuvre *Portrait du colonisé* (1957), incarne la résistance intellectuelle face à l'oppression coloniale. Les universitaires interrogés le citent comme une source d'inspiration pour allier réflexion théorique et action politique. Pour eux, Memmi représente l'idéal de l'intellectuel qui dénonce les injustices tout s

En outre, Habib Bourguiba, bien que figure politique controversée, est évoqué pour son rôle dans la construction d'une Tunisie moderne. Les colloques et les journées d'étude qui lui sont consacrés mettent en valeur son charisme oratoire et sa capacité à mobiliser les masses, tout en reconnaissant les limites autoritaires de son héritage.

Ces deux exemples illustrent bien la **dimension historique** de l'engagement intellectuel en Tunisie. Il ne s'agit pas seulement d'agir, mais de **s'inscrire dans une continuité**, en tirant les leçons des luttes passées.

3.2. La responsabilité morale de l'intellectuel

Pour les universitaires tunisiens, l'engagement ne se limite pas essentiellement à une prise de parole ponctuelle. Il s'agit d'une responsabilité morale, presque sacrée, qui implique la défense des valeurs démocratiques. En effet, après 2011, la Tunisie reste un terrain fragile où les acquis démocratiques sont constamment menacés. Les intellectuels se voient comme des gardiens de ces valeurs. Dans cette perspective, plusieurs intellectuels, universitaires et écrivains insistent sur leur rôle de mentor, notamment auprès des étudiants et des jeunes, pour perpétuer une culture de l'engagement critique. C'est ainsi que même sous la pression, les intellectuels tunisiens continuent de dénoncer les abus, qu'ils viennent de l'État, des partis politiques ou des groupes religieux.

Cependant, une telle posture n'est pas sans tensions. Certains universitaires reconnaissent une fatigue face à un public de moins en moins réceptif aux discours complexes alors que d'autres soulignent le décalage entre leur langage académique et les attentes d'une jeunesse habituée à des formats plus directs et visuels.

3.3. Les limites de l'engagement traditionnel

Malgré son prestige, l'engagement traditionnel fait face à des défis structurels. D'un côté, les canaux traditionnels, livres, conférences, articles, touchent principalement une élite éduquée, laissant de côté une grande partie de la population. Le temps de la réflexion et de la publication académique est incompatible avec l'immédiateté des débats publics, surtout en période de crise, de l'autre.

D'ailleurs, même après 2011, certains sujets comme la corruption, la religion ou la mémoire historique, restent sensibles, limitant la liberté d'expression.

Ces limites expliquent pourquoi de nombreux intellectuels tunisiens commencent à explorer des formats hybrides, combinant engagement traditionnel et outils numériques.

3.4. Le numérique : entre opportunité démocratique et dilution du débat

3.4.1. Les avantages du numérique : visibilité et interaction

Les créateurs de contenu et certains intellectuels évoquent à travers leurs écrits les opportunités inédites offertes par les réseaux sociaux. Ceux-ci offrent certainement une visibilité accrue. Ainsi, des figures comme Lina Ben Mhenni, blogueuse et activiste, ont montré pendant la révolution de 2011 comment les réseaux sociaux pouvaient amplifier des voix marginalisées. Ses *threads* sur Twitter, traduits en plusieurs langues, ont permis de documenter en temps réel les événements et de mobiliser une communauté internationale.

En effet, contrairement aux médias traditionnels, les réseaux sociaux permettent un dialogue instantané. Les intellectuels peuvent répondre aux questions, ajuster leurs discours, et créer un lien personnel avec leur audience. Dans ce cadre, nous pensons que les plateformes numériques offrent à des voix nouvelles, jeunes, femmes, régions périphériques, la possibilité de s'exprimer sans passer par les filtres traditionnels, éditeurs, médias, institutions. Un blogueur engagé explique : « *Les réseaux sociaux m'ont permis de parler directement à des milliers de Tunisiens qui ne lisent pas les journaux ou les livres. C'est une révolution.* »

3.4.2. Les risques du numérique : superficialité et concurrence

Cependant, le numérique comporte aussi des pièges qui menacent la qualité de l'engagement intellectuel. Les formats courts, tweets, stories, vidéos de quelques minutes, favorisent les slogans au détriment des analyses nuancées. Un universitaire note que « *Sur Facebook, les gens veulent des réponses simples à des questions complexes. Comment expliquer la crise politique tunisienne en 280 caractères ?* » Par ailleurs, les plateformes privilégient les contenus émotionnels ou polémiques, ce qui pousse certains créateurs de contenu à radicaliser leur discours pour gagner en visibilité. Un blogueur avoue : « *Sur Facebook, si tu n'es pas radical, tu n'existes pas. Les algorithmes récompensent les extrêmes.* » Dans cette perspective, les intellectuels se retrouvent en compétition avec des créateurs de contenu dont la légitimité repose sur le charisme ou la viralité, plutôt que sur l'expertise. Cela peut décrédibiliser la parole intellectuelle aux yeux du grand public.

Par conséquent, nous pouvons dire que les réseaux sociaux exposent les intellectuels à des campagnes de dénigrement ou à des fake news, ce qui peut les dissuader de s'y engager pleinement.

3.4.3. Le numérique comme espace de résistance et de contrôle

Paradoxalement, les réseaux sociaux en Tunisie sont à la fois. N'ont-ils pas joué un rôle clé dans la chute de Ben Ali en 2011 et continuent de servir de contre-pouvoir face aux médias traditionnels, souvent contrôlés par l'État ou les élites. Après 2011, le gouvernement et les groupes conservateurs utilisent aussi ces plateformes pour traquer les voix dissidentes, comme en témoignent les arrestations de blogueurs ou d'activistes. Cette dualité rend l'engagement numérique à la fois puissant et périlleux.

4. Vers une hybridation des modèles ? L'émergence d'un engagement pluriel

4.1. Des intellectuels qui embrassent le numérique

Certains intellectuels tunisiens, comme Youssef Seddik, philosophe, ou Olfa Youssef, islamologue, ont su combiner les deux approches. Ils continuent à publier des livres et des articles dans la presse, ce qui leur confère une légitimité académique. Ils y partagent des extraits de leurs travaux, des analyses courtes,

ou des réponses aux actualités, touchant ainsi un public plus large. D'ailleurs, certains interviennent dans des podcasts ou des chaînes YouTube, où ils peuvent développer des idées complexes de manière accessible. Cette hybridation leur permet de conserver leur crédibilité tout en élargissant leur audience.

4.2. Les défis de l'hybridation

Si l'hybridation offre des opportunités, elle pose aussi des défis. Comment simplifier sans vulgariser ? Plusieurs intellectuels avouent lutter pour adapter leur langage sans perdre en rigueur. Les réseaux sociaux sont chronophages. Un universitaire explique : « *Je passe autant de temps à répondre aux commentaires sur Facebook qu'à écrire mes articles. C'est un vrai dilemme.* »

C'est ainsi que certains craignent que leur présence sur les réseaux sociaux ne diminue leur autorité aux yeux de leurs pairs académiques.

4.3. Vers un nouveau contrat social pour l'intellectuel engagé ?

L'analyse des entretiens suggère que l'engagement intellectuel en Tunisie est en train de se réinventer. Les intellectuels traditionnels commencent à reconnaître la valeur des nouveaux acteurs (blogueurs, activistes) et à collaborer avec eux. La crédibilité ne repose plus seulement sur les diplômes, mais aussi sur la capacité à mobiliser et à dialoguer avec la société. Les intellectuels sont appelés à former les citoyens à l'esprit critique, notamment face à la désinformation en ligne. Un créateur de contenu résume cette évolution : « *Avant, les intellectuels parlaient pour le peuple. Aujourd'hui, ils doivent parler avec lui. Les réseaux sociaux nous obligent à écouter autant qu'à parler.* »

4.4. Un engagement en mutation, entre continuité et innovation

L'analyse des discours des universitaires, des intellectuels et des créateurs de contenu tunisiens révèle une tension créative entre héritage et modernité. En effet, l'engagement traditionnel reste un repère éthique et intellectuel, mais il doit s'adapter pour ne pas devenir marginal. En plus, le numérique offre des outils puissants, mais il impose aussi des contraintes qui peuvent affaiblir la qualité du débat. Enfin, l'hybridation semble être la voie la plus prometteuse, à condition de trouver un équilibre entre profondeur et accessibilité. Notre approche montre que l'intellectuel tunisien d'aujourd'hui n'a pas à choisir entre tradition et modernité. Il peut, voire il doit, combiner les deux pour rester pertinent dans une société en pleine transformation.

Bien évidemment, de tels résultats soulèvent des questions plus larges sur le rôle des institutions, essentiellement les universités et les médias, dans l'accompagnement de cette transition, ainsi que sur l'impact des algorithmes dans la construction de l'autorité intellectuelle. Dans ce qui suit, nous explorons ces enjeux, ainsi que les limites de notre réflexion et les pistes pour de futures recherches.

5. L'intellectuel tunisien à l'ère numérique, entre adaptation et défis structurels

Les résultats de cette étude révèlent que le numérique ne sonne pas le glas de l'intellectuel tunisien engagé, mais le force à repenser ses modes d'action et sa relation au public. Contrairement à une vision apocalyptique qui opposerait « anciens » et « modernes », les entretiens montrent que les intellectuels tunisiens, qu'ils soient universitaires ou créateurs de contenu, naviguent entre continuité et innovation. Leur engagement ne disparaît pas ; il se reconfigure sous l'effet de trois dynamiques majeures.

En effet, les réseaux sociaux ne pourront jamais remplacer ni les livres ni les conférences, mais ils élargissent les possibilités d'action. Les intellectuels traditionnels, comme Mahmoud Messaadi, Mustapha Filali, Mohamed Charfi auraient, s'ils étaient encore en vie, utilisé les réseaux sociaux numériques. De nos jours Olfa Youssef, Raja Ben Slama, Youssef Seddik, etc. utilisent désormais YouTube ou Facebook pour

toucher des publics qu'ils ne pouvaient atteindre auparavant. Cette hybridation permet de concilier profondeur analytique et accessibilité, même si elle exige un effort d'adaptation comme la simplification des discours et/ou l'interaction en temps réel.

Dès lors, la crédibilité ne repose plus uniquement sur les diplômes ou les publications académiques. Elle s'appuie aussi sur la capacité à mobiliser, à dialoguer avec les citoyens, et à répondre aux urgences sociales. Les créateurs de contenu, bien que parfois critiqués pour leur manque de rigueur, jouent un rôle clé dans la démocratisation des débats. Leur légitimité émerge d'une proximité avec le terrain, là où les intellectuels traditionnels peuvent paraître éloignés.

Ainsi le numérique permet-il une réactivité inédite face aux crises, comme il fut le cas pendant les mobilisations contre la corruption en 2020-2021. Les intellectuels peuvent désormais intervenir en temps réel, ce qui était impossible avec les canaux traditionnels. Cependant, cette immédiateté pose aussi la question de la qualité des débats : comment éviter que la rapidité ne se transforme-t-elle pas en superficialité ?

Les défis posés par le numérique, algorithmes, concurrence avec les influenceurs, pression de l'immédiateté, sont réels, mais ils ouvrent aussi des opportunités pour repenser le rôle social de l'intellectuel. Comme le soulignait un universitaire interrogé : « *Le numérique nous oblige à sortir de notre tour d'ivoire. Ce n'est pas une menace, mais une chance de redevenir pertinents.* »

Conclusion

L'intellectuel tunisien d'aujourd'hui se trouve à un carrefour historique. D'un côté, il hérite d'une tradition critique riche et exigeante, incarnée par des figures comme Habib Bourguiba, Albert Memmi, Mustapha Filali, Hélé Béji, Mohamed Charfi, etc. pour qui l'engagement était synonyme de profondeur analytique, de responsabilité morale, et d'une distanciation nécessaire par rapport aux pouvoirs en place. Ce modèle, forgé dans les luttes anticoloniales et les combats pour la démocratie, reste un repère essentiel pour comprendre les enjeux contemporains. Il rappelle que l'intellectuel n'est pas seulement un commentateur, mais un acteur de la transformation sociale, armé de sa plume, de sa rigueur, et de son sens éthique.

De l'autre côté, l'urgence numérique impose de nouvelles règles : la visibilité y est souvent plus valorisée que la nuance, la réactivité l'emporte sur la réflexion, et la légitimité se mesure parfois en likes et vues plutôt qu'en arguments. Les réseaux sociaux, les blogs, et les plateformes vidéo ont démocratisé la parole, mais ils ont aussi fragmenté l'attention et complexifié la construction d'un discours cohérent. Dans ce contexte, l'intellectuel tunisien est tiraillé entre deux impératifs : rester fidèle à l'héritage critique qui a fait la force de ses prédécesseurs, et s'adapter à un monde où l'immédiateté et l'émotion l'emportent sur la qualité et l'impact de la production socioculturelle.

Ainsi se dégage une tension créative et non une contradiction entre les deux attitudes. En effet, cette tension n'est pas une contradiction insurmontable, mais une opportunité pour repenser l'engagement. Elle reflète, en réalité, une crise de confiance plus large dans les institutions que sont les universités, les médias et surtout les partis politiques qui ont longtemps structuré la vie intellectuelle et publique. Les Tunisiens, surtout les jeunes, ne se contentent plus d'une parole descendante, même savante. Ils attendent des intellectuels qu'ils descendent de leur piédestal pour dialoguer, écouter, et coconstruire des réponses aux défis du présent.

Pourtant, loin d'être une menace, cette évolution peut devenir une force. Le numérique offre des outils pour élargir l'audience, diversifier les formats, et créer des ponts entre les élites éduquées et le grand public. Les exemples de ceux qui ont su hybrider les deux approches – comme Olfa Yousef, Raja Ben Slam, Youssef Seddik, qui allient tribunes dans la presse et vidéos sur YouTube, ou Lina Ben Mhenni, qui a utilisé les réseaux sociaux pour documenter la révolution. Ils montrent toutes et tous qu'il est possible de concilier exigence intellectuelle et accessibilité. L'enjeu n'est pas de choisir entre l'un ou l'autre modèle, mais de les faire dialoguer pour inventer une nouvelle forme d'engagement, à la fois ancrée dans l'histoire que dans la société et en même temps innovante.

Nous concluons par dire que pour que cette transition réussisse, trois défis majeurs doivent être relevés :

- Les intellectuels tunisiens sont appelés à expérimenter de nouveaux modes d'expression, podcasts, séries vidéo, fils de discussion interactifs, tout en conservant la rigueur qui fait leur force. Cela implique de former une nouvelle génération d'intellectuels capables de maîtriser à la fois les outils numériques et les méthodes de recherche, et de collaborer avec les créateurs de contenu pour toucher un public plus large.
- La défiance envers les élites ne se surmontera pas par des discours savants, mais par un engagement concret et transparent. Les intellectuels tunisiens doivent montrer qu'ils ne parlent pas *pour* le peuple, mais *avec* lui. Cela passe par une présence sur le terrain, une écoute active, et une volonté de vulgarisation sans simplification excessive. Les universités, les médias, et les institutions culturelles ont un rôle clé à jouer pour faciliter ces échanges.
- Les algorithmes des réseaux sociaux numériques, en favorisant les contenus émotionnels et polémiques, menacent de réduire le débat public à une suite de slogans. Pour y faire face, intellectuels, créateurs de contenu, et plateformes numériques doivent travailler ensemble pour promouvoir des espaces où la nuance et la complexité ont leur place. Cela pourrait passer par des initiatives communes tels que des débats en ligne modérés, des chaînes dédiées à l'analyse approfondie, ou même des chartes éthiques pour un usage responsable des réseaux sociaux.

Ainsi, cette période de transition est aussi une chance unique pour la Tunisie. Dans un pays où la démocratie reste fragile, où les clivages sociaux et politiques sont profonds, et où les jeunes aspirent à un avenir meilleur, les intellectuels ont un rôle irremplaçable à jouer. Ils peuvent être les médiateurs entre les générations, les gardiens de la mémoire, et les architectes d'un futur plus inclusif.

Il est indéniable que l'histoire des intellectuels tunisiens est celle d'une résistance permanente à la colonisation, à l'autoritarisme, à l'obscurantisme. Aujourd'hui, la résistance doit aussi s'exercer face à la superficialité, à la polarisation, et à la désinformation. Mais elle doit le faire sans renoncer à l'optimisme et à la créativité qui ont toujours caractérisé la pensée tunisienne.

Comme l'a dit un des universitaires que nous avons rencontrés : « *Sans mémoire, l'engagement devient du bruit.* » Mais on pourrait ajouter : « *Sans innovation, la mémoire devient un musée.* »

Références bibliographiques

- Bardfer, P. (1994). L'engagement des intellectuels dans la France des années trente. *Res Publica*, 36(1), 23-42.
- Béji, H. (1982). *L'Œil du jour*. Paris : Gallimard.
- Coulon, A. (2020). *L'école de Chicago*. PUF.
- Eco, U. (2015). *Conférence de presse, Turin*.
- Memmi, A. (1957). *Portrait du colonisé*. Buchet-Chastel.
- Sartre, J.-P. (1972). *Plaidoyer pour les intellectuels*. Idées Gallimard.
- Seddik, Y. (2021). *La Tunisie en quête d'identité*. Cérès Éditions.